

Le devenir-clandestin de l'amitié

Olivier JACQUEMOND

Enseignant-chercheur à l'ESCE

Dans sa présentation à un ensemble de textes choisis sur l'amitié, Dimitri El Murr mettait en garde le lecteur : « On ne fera pas ici un éloge de l'amitié. Parce que, en en faisant l'éloge, c'est déjà accepter sa catégorisation *en tant que* notion. Or il n'est pas sûr qu'on puisse parvenir à, ou même approcher d'une *définition* de l'amitié. »¹ Étrange retenue, pour ne pas dire démission, d'un philosophe, devant l'amitié. Car s'il est vrai que l'amitié se définit peu aisément, faut-il pour autant renoncer à la saisir ? D'autant que l'amitié n'est pas n'importe quel objet pour la pensée, elle est, d'après Gilles Deleuze, une condition interne à la pensée. Ce qui n'est pas sans rappeler Hölderlin : « La vie de l'esprit entre amis, la pensée qui se forme dans l'échange de parole par écrit ou de vive voix, sont nécessaires à ceux qui cherchent. Hors cela, nous sommes par nous-mêmes hors pensée. »² Penser l'amitié revient donc pour le philosophe à réfléchir sur les conditions d'exercice et de déploiement de la pensée. Et penser l'amitié, c'est d'abord tenter de la définir : De quoi l'amitié est-elle le nom ?

Aristote plaçait la *philia* au cœur de la Cité en faisant de celle-ci un lien fondamentalement politique. Pourtant, c'est Aristote, encore lui, qui a proposé une typologie de l'amitié rompant avec l'unité du concept. Ce dernier découple en effet l'idée de l'amitié (l'amitié selon le bien) de formes contingentes (l'amitié selon l'utile ou l'agréable) dans une opération censée couvrir l'ensemble du spectre amical. Toutefois, on ne peut s'empêcher de songer à la préface de Foucault de *Les mots et les choses*, lorsqu'il renvoie à l'exercice encyclopédique absurde auquel se livre Borges en rangeant les

animaux dans des catégories tout à fait improbables : « Les animaux se divisent en : a) appartenant à l'Empereur, b) embaumés, c) apprivoisés, d) cochons de lait, e) sirènes, f) fabuleux, g) chiens en liberté, h) inclus dans la présente classification, i) qui s'agitent comme des fous, j) innombrables, k) dessinés avec un pinceau très fin en poils de chameau, l) et caetera, m) qui viennent de casser la cruche, n) qui de loin semblent des mouches. »³ En faisant entrer tout et son contraire dans des catégories, la liste finit par plus ne rien signifier, elle a perdu le « “commun” du lieu et du nom »⁴, voire, pourrait-on dire *le lieu du nom*, c'est-à-dire l'espace de sa définition. En rusant avec le concept de *philia*, Aristote ne réussit en réalité qu'à le rendre flottant, à lui ôter toute valeur propre au profit de ses attributs : selon le bien, l'utile ou l'agréable. Certes, si l'on suit Aristote, seule l'amitié vertueuse serait complète, parfaite, les autres formes d'amitié n'auraient en commun avec l'amitié supérieure que le nom qu'elles lui empruntent. Seulement cette perfection supposée de l'amitié selon le bien ne tient pas à l'amitié mais à la vertu (Cicéron ne dira pas autre chose) alors que les amitiés ordinaires sont dévaluées parce qu'elles sont intéressées. Pour autant, dans les deux cas, l'amitié se laisse définir par quelque chose qui lui est extérieur, comme si elle n'avait pas de consistance propre (pourtant, la *philia* comme notion politique a une qualité relationnelle qui lui est propre, elle suppose l'égalité. Et si l'on renvoie à La Boétie, puisque nous sommes égaux, soyons libres. L'amitié c'est un lien de liberté, reposant sur l'égalité).

Montaigne ne remet pas en cause la distinction aristotélicienne entre « amitié supérieure » et « amitié ordinaire », mais il l'infléchit dans une nouvelle direction en faisant de l'ami la *condition de l'amitié*, rompant avec une amitié, la *philia*, conçue comme topique, c'est-à-dire comme lien fondamentalement politique. L'amitié, pour Montaigne, est une rencontre placée sous le signe des affects. C'est

donc la qualité de l'ami qui déterminera le type d'amitié. Pour le dire simplement : à amis exceptionnels amitié supérieure, à amis quelconques amitié ordinaire. La vraie amitié est exemplaire, elle brave le temps, appartient à l'histoire, tandis que l'amitié ordinaire, de par la faiblesse de caractère de ses protagonistes, est soumise aux contingences, elle est fragile, elle se fait comme elle se défait. Ces amitiés ordinaires se reconnaissent à ce qu'elles suscitent des *trahisons*. Car c'est l'ami, et non l'ennemi, qui trahit. Dans ces amitiés ordinaires, on sait, par un curieux paradoxe, que l'on a été amis quand l'amitié prend fin. Et dès lors que l'amitié n'est plus, on peut douter de l'authenticité des liens qui nous unissaient. Quant aux amis véritables, avant de se connaître, ils se reconnaissent, comme s'il y avait un langage du cœur, une vérité de l'affect aussi irrationnelle, inexplicable qu'impérieuse. Ce que traduit la célèbre formule de Montaigne : « Parce que c'était lui, parce que c'était moi », laquelle emprunte, on en conviendra aisément, davantage au vocabulaire amoureux qu'à celui amical. Plutôt que de penser l'amitié comme concept, Montaigne pense la figure amicale : l'amitié, vidée de toute substance, n'étant jamais pour lui que ce qu'en font les amis.

Au XX^{ème} siècle, alors que la pensée de l'amitié est moribonde, Maurice Blanchot réinvestit ce thème en rompant avec le double héritage d'Aristote et de Montaigne. S'il concède que « l'amitié se définit mal »⁵, Blanchot n'a pas voulu négocier l'amitié. Nulle trace chez lui d'une quelconque typologie de l'amitié, celle-ci est une et indivisible (ou elle n'est pas). L'amitié s'affirme d'abord comme un nom – ainsi écrit-il à Dionys Mascolo : « L'amitié : Ici je me rappelle que Georges [Bataille] a écrit ce nom et qu'il nous l'a donné. »⁶ –, un nom dont il faut se montrer digne car il est porteur d'une exigence illimitée envers « l'impossible qu'est homme ». Ce dont atteste l'hommage rendu à Georges Bataille dans *L'Entretien infini* : «

Un jour, il l'a appelée du nom le plus tendre : l'amitié. Parce que toute son œuvre exprime l'amitié – l'amitié pour l'impossible qu'est l'homme – et parce que nous recevons d'elle ce don de l'amitié, comme signe de l'exigence qui nous rapporte infiniment et souverainement à nous-mêmes... »⁷ L'amitié, c'est une exigence qui a pour nom l'amitié. Maurice Blanchot ne fait rien de moins que de renverser la proposition aristotélicienne : ce n'est plus la vertu qui élève l'amitié, c'est l'amitié, le « nom sacré » de l'amitié (La Boétie) qui élève à la vertu.

Blanchot s'affranchit également de l'héritage de Montaigne. Il marque sans ambiguïté ses distances avec l'auteur des *Essais* : « Son amitié soudaine avec La Boétie : 'Parce que c'était lui... parce que c'était moi...', j'ai toujours été moins ému que heurté. »⁸ Ce qui vaut cette réserve, c'est, à ses yeux, l'impudeur dont Montaigne témoigne en mettant en avant la figure de l'ami. Car contrairement à Montaigne, Blanchot estime que c'est l'amitié qui est première, et non l'ami. Supposant une certaine discrétion dans les rapports, *l'amitié tolère mal l'ami qui* risque de s'approprier, de configurer l'amitié.

Dès lors, de quoi l'amitié est-elle le nom avec Blanchot ? De l'amitié. Amitié pour le nom d'amitié, mais dans un même mouvement amitié pour une amitié qui ne dirait pas son nom afin de préserver un certain incognito, une clandestinité propice à sa circulation. Rejetant la typologie aristotélicienne, Blanchot reviendra néanmoins à Aristote mais par un autre biais, par une formule prêtée au philosophe grec qui renverrait à une autre tradition, souterraine, cryptée, de l'amitié : « O mes amis, il n'y a nul ami ». Soit des amis (pluriel) que je ne saurais désigner comme ami (singulier), ce qui nous ramène à un épisode rapporté dans *La Communauté inavouable* au cours duquel Georges Bataille aurait demandé à un de ses amis de lire à haute voix un livre. Maurice

Blanchot nous fait alors remarquer que « pourtant s’y maintient la réserve d’un certain incognito : l’interlocuteur n’est pas désigné, mais il est montré tel que ses amis puissent le reconnaître, sans le nommer ; il est l’amitié, non moins que l’ami »⁹. Il y a dans cette expression – « il est l’amitié, non moins que l’ami » – tout le projet de Blanchot de maintenir un degré d’indétermination, d’impersonnalité dans le rapport. Il est l’amitié au moins autant que l’ami, autant dire qu’il est autant l’amitié que l’ami, et pourquoi ne pas dire qu’il est – celui qui demeure incognito, celui qui n’est ni désigné ni nommé – l’amitié plus que l’ami ? Cet incognito, cet anonymat ne seraient-ils pas en effet la condition de l’amitié elle-même ?

C’est dans cette discrétion que l’amitié aura une chance de se déployer, car « ici, la discrétion n’est pas dans le simple refus de faire état de confidences (comme cela serait grossier, même d’y songer), mais elle est l’intervalle, le pur intervalle qui, de moi à cet autrui qu’est un ami, mesure tout ce qu’il y a entre nous, l’interruption d’être qui ne m’autorise jamais à disposer de lui, ni de mon savoir de lui (fût-ce pour le louer)... »¹⁰ Des propos qui trouvent un écho chez Jean-Luc Nancy, où l’amitié, parce qu’elle nous place hors de nous, dans l’intervalle, est l’expression de l’être-en-commun, ce qui signifie que « l’être n’est rien que nous n’aurions comme une propriété commune, alors même que nous sommes, ou bien que l’être ne nous est commun que sur le mode d’être partagé »¹¹. Or, ce qui est partagé, dans cette suspension de l’être, « c’est la liberté, ce n’est pas la propriété : ni celle de la représentation, ni celle de la volonté, ni celle de la chose possédée »¹². C’est donc là que quelque chose se joue, dans l’intervalle *entre* amis, l’amitié c’est ce qui se situe entre, c’est ce qui mesure ce qu’il y a entre nous, et qui est hors de toute mesure, la

liberté. L'amitié serait donc cette curieuse expérience d'un partage de ce qui ne saurait faire l'objet d'aucun partage, la liberté.

1 *L'Amitié*, textes choisis et présentés par Dimitri El Murr, Paris, GF Flammarion, Corpus, 2001, p. 11.

2 Dionys Mascolo, *Entêtements*, Paris, Benoit Jacob, 2004, p. 131-132.

3 Michel Foucault, *Les Mots et les Choses*, Paris, Gallimard, 1966, p.7.

4 *Ibid.*, p. 10.

5 Maurice Blanchot, *La Communauté inavouable*, Paris, Minuit, 1983, p. 42.

6 Cité in Christophe Bident, *Maurice Blanchot, Partenaire Invisible, Seyssel, Champ Vallon, 1998*, p. 419

7 Maurice Blanchot, *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p. 313.

8 Maurice Blanchot, *Pour l'amitié*, Tours, Farrago, 2000, p. 17-18.

9 Maurice Blanchot, *La Communauté inavouable*, *op. cit.*, p. 43.

10 Maurice Blanchot, *L'Amitié*, Paris, Gallimard, 1971, p. 328-329.

11 Jean-Luc Nancy, *L'Expérience de la liberté*, Galilée, Paris, 1988, p. 95.

12 *Ibid.*, p. 96.